



LE COLLÉGIEN.

Se publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois.....\$1 00
 " (États-Unis)..... 1 25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant.

AGAPIT BEAUDRY,
 Collège de St. Hyacinthe.

Petites notes sur le Syllabus.

LE RATIONALISME MODÉRÉ.

(suite.)

Dans l'Allocution du 9 Décembre 1854, le Pape, après avoir fêtré les erreurs du *rationalisme absolu*, ajouta : " il y a aussi des hommes distingués par leur science, qui avouent que la religion est le plus grand des bienfaits que Dieu ait accordés aux hommes, mais qui néanmoins ont une si grande idée de la raison humaine, qu'ils ont l'effronterie d'égaliser à la religion elle-même."

Voici d'ailleurs la doctrine de cette école allemande sous tous les rapports. Nous citons les propositions telles qu'elles se trouvent dans le Syllabus.

"Comme la raison humaine va de pair avec la religion elle-même les sciences théologiques doivent être traitées sur le même pied que les sciences philosophiques." Prop. VIII—

"Tous les dogmes de la religion chrétienne sont indistinctement l'objet de la science naturelle ou de la philosophie; et la raison humaine, moyennant une instruction purement historique, peut, par ses forces naturelles et en vertu des principes qui lui sont propres, s'élever à une véritable science de tous ces dogmes, y compris même les plus profonds, pourvu qu'ils lui aient été proposés comme objet.

Prop. IX.

"Comme autre chose est le philosophe et autre chose la philosophie, le philosophe a le droit et le devoir de se soumettre à l'autorité dont il s'est démontré à lui-même la légitimité; mais quant à la philosophie, il n'est aucune autorité à laquelle elle doit se soumettre, ou puisse même le faire." Prop. X.

Par conséquent, il est clair que "Non seulement l'Église ne doit, dans aucun cas, sévir contre la philosophie, mais elle doit tolérer ses erreurs, et lui abandonner le soin de se corri-

ger elle-même." Prop. XI.

Et, comme le St. Siège, par ses décrets et ceux des congrégations romaines, refuse d'accepter les compatriotes et disciples d'Emmanuel Kant pour réformateurs de la théologie et qu'il inflige même le blâme à leurs nouveautés avariées autant qu'étrangères, ils feront comme Luther, cet autre allemand réformateur: ils crieront que "les décrets du Siège Apostolique et des congrégations romaines empêchent le libre progrès de la science" Prop. XII.

En effet, disent-ils, l'Église de Rome tient aux principes théologiques et philosophiques, et même à la méthode, des docteurs d'un autre âge. Sans prescrire les autres méthodes et tout en laissant une certaine latitude aux esprits qui penchent vers des systèmes autres que ceux qui sont fondés sur les principes d'alors, il est clair que Rome a tort de tenir au moyen-âge: car, "la méthode et les principes au moyen desquels les docteurs catholiques ont cultivé la théologie, ne conviennent plus aux nécessités de notre temps ni au progrès de la science" Prop. XIII.

Pour se tenir au niveau du siècle, faire tête au progrès, n'être

pas débordée par la science, l'Église doit se renfermer dans ses séminaires de théologie, et donner à tous ses enfants liberté pleine et entière en toutes choses ; car aujourd'hui, si l'on veut être logicien, métaphysicien, biologiste, géologue, astronôme, aussi distingué que le demande le progrès du temps, il faut étudier ces sciences, comme s'il n'y avait rien autre chose dans le monde intellectuel. En un mot, " On doit étudier la philosophie sans tenir aucun compte de la révélation surnaturelle. " Prop. 13.

Ces sept propositions insérées au Syllabus, sont condamnées par le Docteur Infaillible. Elles sont l'exposé du rationalisme théologico-libéral ou modéré tel qu'enseigné en Allemagne par Günther, Baltzer, Frohschammer et plusieurs autres. Ces erreurs furent proscrites par le Pape, dans son Allocution du 9 Déc, 1854, dans ses deux lettres à l'Archevêque de Frisingue, de 1862 et 1863, ainsi que dans une lettre à l'Archevêque de Cologne, de 1847, etc. etc.

Nous ferons seulement quelques remarques.

1. Voici la doctrine de l'Église sur la dignité de la raison et de la foi considérées relativement l'une à l'autre, ainsi que leurs droits réciproques :

" Mais quoique la foi soit au dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de véritable désaccord entre la foi et la raison. L'apparence imaginaire de contradiction vient principalement ou de ce que les dogmes de la foi n'ont pas été compris et exposés suivant l'esprit de l'Église, ou de ce que les erreurs des opinions sont prises pour des

jugements de la raison. Nous déclarons donc toute proposition contraire à une vérité, attestée par la foi, absolument fausse. De plus, l'Église, qui a reçu avec la mission apostolique d'enseigner, le mandat de garder le dépôt de la foi, tient aussi de Dieu le droit et la charge de proscrire la fausse science, afin que nul ne soit trompé par la philosophie et la vaine sophistique" (Concile du Vatican. Constitution de Fide. C. IV).

Voici deux exemples qui pourront servir de commentaire à cette doctrine. Les hommes qui s'occupent de sciences naturelles ont une grande latitude. Moïse parle des six jours de la création ; autrefois les théologiens entendaient cela de six jours naturels. Les géologues ont cru que les découvertes modernes ne permettent pas cette interprétation et ils ne veulent plus que des jours *époques* : ils sont libres, l'Église n'a pas prononcé sur ce point.

Un certain nombre d'entre eux se figurent que le nègre, le mongol, le slave ne peuvent être de la même espèce. Ici, nous les arrêtons ; c'est par votre raison, ou par vos recherches naturelles que vous arrivez à cette conclusion. Outre que par la *droite raison* il nous est facile de vous réfuter, nous vous opposons la *foi* qui ne trompe pas et ne peut pas se tromper. Or, la *foi* déclare qu'il n'y a qu'une seule espèce d'hommes et que tous les êtres humains descendent d'Adam et d'Ève. Vous pouvez vous tromper, car votre raison est sujette à passer par tant de milieux malsains que sa lumière sera obscurcie ou ses rayons brisés. La

foi, au contraire, c'est la parole même de Dieu."

Comment des théologiens, qui se disent catholiques, ont-ils pu méconnaître des principes aussi élémentaires ?

2. Mais, disent-ils, c'est arrêter les progrès de la science. Ah ! ces congrégations romaines, quels éteignoirs !

Écoutez encore le Concile. " Et non-seulement la foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais elles se prêtent aussi un mutuel secours ; la droite raison démontre les fondements de la foi, et, éclairée par sa lumière, elle développe la science des choses divines : la foi délivre et prémunit la raison des erreurs, et l'enrichit d'amples connaissances. Bien loin donc que l'Église soit *opposée* à l'étude des arts et sciences humaines, elle la favorise et la propage de mille manières. Car elle n'ignore ni ne méprise les avantages qui en résultent pour la vie des hommes ; bien plus, elle reconnaît que les sciences et les arts venus de Dieu, le Maître des sciences, s'ils sont dirigés convenablement, doivent de même conduire à Dieu, avec l'aide de sa grâce ; et elle ne défend pas assurément que chacune de ces sciences, dans sa sphère, ne se *serve de ses propres principes* et de sa méthode particulière ; mais, tout en reconnaissant cette juste liberté, elle veille avec soin pour les empêcher de se mettre en opposition avec la doctrine divine, en admettant des erreurs, ou en dépassant leurs limites respectives pour envahir et troubler ce qui est du domaine de la foi."

Voilà certes un enseignement qui devrait être médité par tous

les professeurs de philosophie, par tous les amateurs des sciences naturelles et, nous devons le dire, par tous les apologistes qui font consister leur Défense de la religion principalement dans un zèle constant à détruire la raison. Lammenais a commencé par là.

A l'adresse de plusieurs publicistes trop impatientes peut-être et qui répugnent à marcher dans les voies battues, on peut citer encore ces paroles significatives :

“ La doctrine de la foi que Dieu a révélée n'a pas été livrée comme une invention philosophique aux perfectionnements de l'esprit humain, mais elle a été transmise comme un *dépôt sacré* à l'Eglise du Christ pour être fidèlement gardée et infailliblement enseignée..... (l. c.)
30 L'école allemande que le Concile avait en vue, avait déjà été condamnée par le Pape. Les paroles du Concile ne sont que le résumé des enseignements auparavant donnés par le Docteur infaillible. Nous ne poursuivrons pas nos remarques sur les doctrines elles-mêmes; nous nous bornerons à quelques observations.

D'abord, il ne faut pas être trop étonné d'entendre des théologiens émettre de pareilles opinions. Il y a toujours eu des hommes croyant que l'Eglise ne savait pas défendre ses dogmes. Ce sont des esprits singuliers, un peu orgueilleux peut-être. Notre siècle en a fourni plusieurs. Lammenais, en France; l'école gunthérienne en Allemagne. Les Congrégations Romaines ont toujours été leur cauchemar. Un autre détail: quand le Dr. Brownson connut pour la première fois les ouvrages du Dr. Frohshammer, il en fut enchanté. Il croyait avoir trouvé l'homme de l'Eglise aux temps modernes. Il changea ensuite d'opinion et d'appréciation. Dans le même temps, il se publiait en Angleterre une revue catholique, *The Rambler*, dont Lord Acton était collaborateur: elle penchait beaucoup vers les idées émises en Allemagne par les théologiens que le Pape a condamnés comme rationalistes modérés. Ils étaient, tous ensemble, plus ou moins ontologistes, prétendant voir Dieu directement et en lui-même. Il leur était facile, par conséquent de conclure que *toutes les vérités* sont l'objet propre de notre esprit, et que celles de la foi ne sont surnaturelles qu'à cause du moyen dont

la Providence se sert pour nous y faire réfléchir. C'était la destruction de *l'ordre surnaturel*; mais on n'y regardait pas de si près; pourvu que l'ont pût arriver à concilier l'Eglise si *vieille* avec l'esprit et la civilisation modernes. Il faut avouer qu'il y a de nos jours plusieurs catholiques à qui la pensée de l'Eglise du Moyen-Age, avec ses cathédrales gothiques, ses in-folios effrayants de profondeur et d'exactitude, son *exclusivisme* favorisé par les circonstances, sa littérature chrétienne et surtout avec son influence sur la société, cause de mortelles terreurs. On dirait qu'ils en ont honte et qu'ils n'ont point d'autre mission dans le monde que de dire à notre siècle incrédule ou sceptique; “ mais, voyez-vous, ces choses-là se justifiaient jusqu'à un certain point alors; aujourd'hui, nous y avons mis ordre, vous n'avez rien à craindre; nous verrons à ce que l'Eglise ne vous dérange que le moins possible. C'est leur manière de défendre le christianisme. Cicéron disait: la mythologie rend les dieux semblables aux hommes, il vaudrait mieux qu'elle rendit les hommes semblables aux dieux. Les apologistes en question reprennent l'œuvre des poètes mythologues; ils rendent l'Eglise semblable au siècle, au lieu de ramener le siècle à l'Eglise.

De là leur antipathie pour la théologie et la philosophie du moyen-âge. Au reste, ces théologiens étaient, autant que des catholiques *peuvent* l'être, disciples d'Emmanuel Kant lequel a voulu que toute vérité soit primitivement dans l'âme et que l'esprit n'ait rien à recevoir du dehors. Ils avaient écouté Georges Hegels, de Bonn, qui introduisait la méthode cartésienne dans la théorie et prétendait que le doute *réel* doit être le point de départ de la foi raisonnable. Relisez les sept propositions; vous verrez qu'elles sortent de ces principes, comme le fruit sort du germe. Ce n'est pas tout: La proposition neuvième nous montre la raison humaine parvenant à la science *de tous les dogmes* par ses forces naturelles et la *culture historique*. Vous avez là le *Vieux Catholicisme* en germe. C'est au nom de *l'histoire* que Doellinger et les adversaires de l'infailibilité pontificale ont protesté contre le concile. Doellinger, Reinkens, Frédérick, Knodt, &c. &c., sont de vieux admirateurs, sinon des disciples, de Gunther de Baltzer et de Frohshammer. Lord Acton, en Angleterre, est disciple et élève de Doellinger. On le voit: Mr Gladstone a bien raison de dé-

plorer, dans son récent et malheureux pamphlet, que l'Eglise n'ait pas fait attention à l'histoire *telle qu'enseignée* par Doellinger. Le vieux Catholicisme n'est que le produit, au point de vue doctrinal, de faux principes semés dans les esprits allemands, depuis plusieurs années, par une philosophie rationaliste. Le rationalisme est le père des vieux catholiques. Pie IX, en condamnant Gunther, Baltzer et Frohshammer, frappait d'avance l'hérésie ridicule dont la vie éplénère aura pour résultats, 1o de purger l'Eglise en Allemagne de ses *humeurs peccantes*; 2o de nous faire toucher du doigt le danger que l'on court en s'éloignant de *l'esprit romain*, sous prétexte que les congrégations ne sont pas infaillibles, que l'Eglise n'est pas chargée d'enseigner la philosophie, etc. etc.

L'Eglise, notre patrie ici-bas, *non talibus defensoribus eget*. Nous croyons qu'elle a reçu de son *Divin Fondateur* non seulement le dépôt des vérités révélées, mais encore une grâce spéciale pour guider la science naturelle dans les *voies sûres* au bout desquelles se trouvent les vérités recherchées, et par conséquent le *vrai progrès*.

(à continuer.)

COLLEGIANA.

Dimanche, le 9 Janvier, avait lieu à l'Hôtel-Dieu de St. Hyacinthe l'ordination de Mr. O. Chalifoux, ancien élève de cette Maison. Monsieur a dit sa première messe à l'Hôtel-Dieu; et mardi, la messe de communauté dans notre chapelle. Mr. Chalifoux est reparti pour Sherbrooke, où il doit exercer le saint ministère. Il emporte nos meilleurs souhaits.

Mr. le Directeur a dit la messe de Communauté, Jeudi matin, 16 pour le repos de l'âme de notre confrère A. Bériau, décédé il y a un mois.

La mort vient encore de réclamer une nouvelle victime. Mr. F. Tartre, qui avait fini ses études en 1872, devait être fait diacre le jour de l'ordination de Mr. Chalifoux, lorsqu'il a été enlevé à l'affection de ceux qui l'ont connu. Mr. Tartre est mort au Séminaire de Montréal, le 14 courant, à l'âge de 28 ans et 9 mois. Mr. L. Vandal, de St. Simon, décédé il y a quelques semaines, était de la même classe.

De omni re

Aquaduc

Enfin nous allons avoir un Aqueduc. Mr. Louis Côté, de la compagnie Côté Côté, en sera le principal entrepreneur, nous dit-on.

Dès l'automne prochain les tuyaux seront posés dans la Haute-Ville et la rue Cascades. Les autres rues n'auront l'eau qu'au fur et à mesure que les propriétaires s'engageront à payer un certain pourcentage sur le coût du posage des tuyaux.

A propos, nous nous permettrons une question, que nous prions les hommes livrés au calcul d'examiner. Le prix des tuyaux d'ici à la Montagne de Rouge-Mont serait-il de beaucoup plus élevé que le coût de la confection du réservoir, louage d'un pouvoir d'eau, achat d'un engin et son entretien etc. ? Si non, pourquoi la ville n'accorderait-elle pas un bonus à la Compagnie afin de l'engager à nous fournir une eau un peu plus potable que celle de l'Yamaska, à certaines saisons de l'année ?

AUTRE BONNE NOUVELLE. La Compagnie du télégraphe, pour répondre à un besoin pressant, a décidé de mettre un bureau au centre de la ville. On est à poser les fils, et, dans quelques jours, les hommes d'affaires n'auront pas à courir au Grand-Tronc pour envoyer leurs télégrammes. Le bureau se tiendra dans la maison de E. Perreault Ecr, marchand, rue Cascades, tout près de la banque des Marchands.

Nous espérons que la Compagnie de l'Express ne voudra pas rester en arrière de celle du télégraphe, et qu'elle répondra favorablement à la requête des Marchands qui doit lui être bientôt présentée pour en obtenir un bureau plus central.

PETITES CAUSERIES

SCIENTIFIQUES.

(VIII)

Ernest. — Toujours disposé à parler d'histoire naturelle, Edmond ?

Edmond. — Toujours, Ernest. As-tu quelque sujet nouveau ?

Ernest. — Ma foi, non ! je n'ai pas de nouveau sujet aujourd'hui ; seulement, il me semble que nous en avons dit assez sur les oiseaux et les arbres. C'est une espèce d'introduction, il est vrai ; mais une introduction fait désirer la matière :

il ne faut pas qu'elle soit trop longue.

Edmond. — Comme tu voudras, Ernest ; nous entrerons donc en matière. Mais d'abord, sais-tu bien ce que c'est que l'histoire naturelle ? Si tu ne le sais pas bien, je pense qu'il serait excellent de commencer par ce point, afin de ne pas nous exposer à marcher en aveugles. Car les aveugles donnent du nez sur tous les murs, et ils regardent comme extrêmement fâcheux de ne pas reconnaître le terrain où ils se trouvent.

Ernest. — A la bonne heure, Edmond : je ne demande pas mieux que tu m'expliques ce qu'il faut entendre par histoire naturelle. Je me suis déjà travaillé la tête pour distinguer avec précision l'histoire naturelle d'entre toutes les sciences ; mais peine perdue ! Et gros Jean comme devant ! Car si j'aperçois quelque chose, je suis comme le dinde de Florian : je ne distingue pas certainement très-bien.

Edmond. — Je veux commencer, Ernest, par te donner de l'émotion. Imagine-toi, donc que tu es placé sur le sommet d'une haute montagne ...

Ernest. — Ah ! certes, quelle position ! Jérôme Paturot lui-même n'en aurait probablement pas désiré de plus élevée.

Edmond. — Quelle qu'elle soit, Ernest, je veux que tu l'occupes, et que tu regardes de là autour de toi, en haut, en bas, de toutes parts.

Ouvre les yeux, entends-tu ? Et dis-moi maintenant ce que tu vois.

Ernest. — Parbleu ! la nature entière, je pense bien.

Edmond. — Pas tant de laconisme explique-toi.

Ernest. — Eh bien, je vois le soleil, toutes les contrées environnantes, des plaines, des montagnes, des forêts, des lacs, des rivières et au loin l'océan ; je vois, ou du moins je me représente les innombrables espèces d'animaux qui peuplent la terre ; je vois l'humanité, ses monuments et ses grandes villes ; je vois les phénomènes atmosphériques, les nuages, les pluies, les tempêtes ; et si c'est la nuit, les étoiles, la lune... je vois... et que sais-je encore ?

Parbleu ! tu n'as pas envie, je suppose, de me faire énumérer exactement tout ce que je vois ?

Edmond. — Et tu admets sans doute avec cela que les hommes ont une âme spirituelle, libre et immortelle ?

Ernest. — Oui.

Edmond. — Et qu'il y a un Dieu ?

Ernest. — Me prends-tu pour un impie ?

Edmond. — Non ; mais c'est que je

veux te mettre en présence de tout ce qui peut être l'objet des investigations de notre esprit. Maintenant, c'est fait. Or la science qui traiterait de tout cela, et qui voudrait expliquer l'univers, sais-tu de quel nom elle s'appellerait, Ernest ?

Ernest. — La science naturelle peut-elle ?

Edmond. — Juste : la science naturelle de l'homme. Naturelle, parce qu'elle devrait être distinguée de la science acquise par la révélation positive de Dieu, parce qu'elle serait le fruit des forces pures de la raison humaine, et enfin parce qu'elle aurait pour objet la nature entière.

Ernest. — Mais il me semble qu'il n'y a aucune science qui se glorifie ainsi de vouloir tout expliquer.

Edmond. — De nos jours, non. Mais chez les anciens il y en avait une ; car la philosophie alors avait la prétention de tout embrasser.

Ernest. — La philosophie de nos jours n'est donc pas aussi va-tu que la philosophie des anciens ?

Edmond. — Non, elle se borne maintenant aux seules raisons suprêmes des causes.

Ernest. — Les raisons suprêmes des choses, qu'est-ce que c'est cela ?

Edmond. — Ce sont les raisons les plus hautes, les plus universelles auxquelles il soit possible d'atteindre en expliquant l'univers. Ainsi Dieu, cause extrinèque, et l'être, cause intrinsèque de tout ce que nous voyons, sont des raisons suprêmes l'union substantielle de la matière première et de la forme est encore une raison suprême.

Il en est de même de l'âme, qui est à la fois principe vital, faculté de penser et faculté de vouloir ; ce qui fait que la philosophie actuelle comprend la Théodicée, l'Ontologie, la Psychologie, la Logique la Morale.

Ernest. — Et quelles sont donc les autres raisons que la philosophie actuelle rejette et que la philosophie ancienne embrassait ? Edmond. — Rien de plus simple, Ernest. De la somme absolue de toutes les raisons qui peuvent expliquer l'univers si tu retranches le petit nombre de celles qui sont dites suprêmes, il te restera précisément ce que tu recherches : la différence entre la philosophie actuelle et la philosophie des anciens.

Ernest. — Mais cela ne me dit pas en quoi consiste cette différence !

(à continuer)

EUGÈNE DROLET

OU
L'ÉCOLIER MODÈLE

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une notice biographique assez étendue sur un élève du Collège de St. Hyacinthe, mort il y a 16 ans, mais dont le souvenir souvent rappelé est un sujet continuel d'édification. Le nom d'Eugène Drolet est prononcé parmi nous avec une sorte de vénération à cause de la renommée, nous dirons presque de sainteté, qu'il a laissée en cette institution.

Souvent on a senti le désir de livrer à la publicité le récit de ses vertus, afin que la mémoire s'en perpétuât sans altération. Nous sommes heureux de pouvoir commencer aujourd'hui dans le Collégien à réaliser ces vœux légitimes.

Il ne s'est pas agi d'un travail à faire actuellement dans ce but, en recueillant des faits dans les souvenirs qui s'étaient conservés, et en les coordonnant pour en composer une biographie : cette œuvre était déjà faite depuis quelques années, mais elle était restée inconnue.

Eugène Drolet a dû en grande partie ses progrès dans la piété, et il va devoir l'honneur qui s'attache à son nom, au bonheur d'avoir eu un directeur dont les lumières, la bonté, et l'ardent amour pour Dieu et les âmes avaient attiré sa confiance ; son confesseur s'est fait son biographe. Hélas ! c'est au si de la tombe que sort la voix qui va nous parler des vertus de celui dont la tombe renferme les restes ; Mr. Gendron, c'est de lui que nous voulons parler, est mort il y a quatre ans.

M. Gendron cachait sous les dehors de la plus humble modestie de hautes facultés intellectuelles, des connaissances très-étendues sur certaines matières et un talent d'enseignement qui le rendait très-utile à l'institution à laquelle il appartenait. En même temps les plus belles qualités sacerdotales apparaissaient en lui ; il avait surtout le zèle de la sanctification des âmes. Il cherchait à inspirer aux élèves quelque part à la vive piété qui l'animaient lui-même. Il sentait que c'est une ineffable jouissance pour le prêtre de maintenir de jeunes cœurs dans le bonheur et le mérite de l'innocence, de les former à la pratique des vertus chrétiennes de les embraser d'un ardent et tendre amour pour le Dieu qui a tant aimé les hommes.

Il avait le regard clairvoyant ; il eut bientôt deviné dans Eugène Drolet une disposition à la piété, due à la grâce et à l'éducation maternelle. Il s'empara de son âme et il en fit l'objet de la prédilection de son zèle. Le jeune élève apprécia l'avantage d'avoir un tel guide : il s'attacha à celui dont le ciel lui avait inspiré le choix. Il lui ouvrit son âme dans tous ses replis, et lui fit connaître toutes ses inclinations. Heureux les élèves qui savent ainsi faire pénétrer dans leurs cœurs ceux qui en ont la garde spirituelle ! de combien d'illusions dangereuses ils se préservent ; que de pièges funestes tendus à leurs pieds ils savent éviter ! La connaissance des voies que doit suivre la vie dans les desseins de la Providence, le bonheur du temps et de l'éternité, sont souvent l'effet de sa confiance et de la docilité envers les directeurs que la bonté de Dieu offre au jeune âge si inexpérimenté et si exposé à tant de séductions.

Par suite de cette intimité qui s'établit entre Eugène Drolet et Mr. Gendron, celui-ci connut tous les sentiments de l'âme de son pieux élève : ce que l'humilité cachait aux autres, une confiance filiale le lui a fait connaître. Il a pris note des paroles et des actions édifiantes du jeune homme en qui il voyait des effets si marqués de la grâce divine. — Après sa mort, il pensa qu'une grande édification serait produite pour les élèves de notre maison par une notice qui leur fit connaître en détail ce qu'avait été leur vertueux confrère.

Mais, dans son humilité, il crut qu'il ne pouvait lui-même faire cette œuvre ; " je n'ai pas, disait-il, le talent d'écrire : je ramasserai bien les matériaux : mais il faudra une autre main que la mienne pour les revêtir d'une forme convenable. " C'est sous l'influence de ce sentiment qu'il écrivait la biographie d'Eugène Drolet : il ne songea nullement à y mettre de l'art. Bientôt atteint de la longue maladie qui l'a enlevé il ne revit pas son travail. Il dit seulement qu'il laissait des notes qui pouvaient rappeler les vertus de celui qu'il avait dirigé.

Ce sont ces notes, telles quelles ont été écrites, que nous reproduisons. Elles forment un ensemble suivi et, malgré l'absence de toute prétention à une œuvre littéraire, elles se lisent avec le plus vif intérêt ; on y respire un parfum de piété qui réjouit et sanctifie le cœur. En les publiant textuellement, nous avons voulu rendre hommage à celui qui les a écrites, et en même temps faire connaître un élève du Collège de St. Hyacinthe dont les vertus firent son honneur et son édification.

CHAPITRE I

LA PREMIÈRE ENFANCE D'EUGÈNE.

Eugène Drolet naquit à Ste. Elisabeth, dans le diocèse de Montréal, le 1er Septembre 1842. Il était issu d'une très-respectable famille : son père, Olivier Drolet, était frère jumeau de feu Mr Hector Drolet, mort curé de St. Judes ; et sa mère, Eulalie Pelletier, appartenait à l'une des plus honorables familles de Montréal.

Cette pieuse mère, sachant que la vertu est le plus bel ornement du chrétien, s'appliqua toujours avec un grand soin à en inspirer le goût à ses enfants, qu'elle aimait de la plus vive affection. Eugène paraissait cependant avoir dans le cœur de cette bonne mère une place de prédilection à cause des dispositions qui déjà pouvaient faire présager à quel degré de sainteté il devait parvenir dans la suite.

Son intelligence, qui se développa de bonne heure, le fit profiter dès le bas âge de tous les enseignements qu'il recevait sur la religion. Les premiers mots qu'il apprit à articuler furent, avec ceux de ses parents, les noms de Jésus et de Marie. On se plaisait dès lors à l'interroger sur les mystères de la vie du Sauveur, et dès ses premiers bégaiements il apprit à réciter avec facilité les prières que les enfants mettent souvent plusieurs années à apprendre.

Doué d'un esprit vif et curieux, d'une mémoire heureuse à laquelle étaient dus ses rapides progrès dans la petite science religieuse du foyer domestique, Eugène avait en outre reçu du ciel un cœur ardent, fait pour les grands sacrifices, un cœur docile à toutes les impressions de la grâce. Dieu l'avait

aussi prémuni des *bénédictions de sa douceur* qui préparèrent son âme à recevoir l'impression de toutes les vertus.

On remarquait déjà en lui, dès sa plus tendre enfance, une dévotion extraordinaire envers la sainte Vierge; dévotion qui, comme on le sait, est une des plus sûres marques de prédestination. Il déclara lui-même, dans la suite de sa vie, que sa tendre mère lui avait inspiré toutes sortes de pratiques envers Marie, et qu'une des premières prières apprises par lui après le *Pater* et l'*Ave*, fut l'*So venez vous*. Aussi la Sainte Vierge n'oublia pas son petit serviteur qui lui était déjà si fidèle. Eugène crut avoir été protégé d'une manière spéciale dans une circonstance où il courait un grand danger. Il avait été laissé seul dans un bois par son père qui travaillait à quelque distance: tout à-coup il entend le grognement d'un ours à quelques pas de lui. Quoique saisi par la peur, Eugène eut la pensée de s'adresser à Marie et, comme il le disait plus tard, avec plus de confiance qu'il n'en eut jamais dans sa vie. L'animal féroce s'éloigna bientôt; le pieux enfant, plein de reconnaissance envers sa protectrice, la remercia de tout son cœur et conserva toujours dans son esprit cette ferme confiance que la sainte Vierge veillait sur lui avec une bienveillance particulière.

Une autre dévotion, qu'ont eue tous les saints, se manifesta chez Eugène dès ses plus tendres années; c'est l'amour de la croix, qui devait l'inonder de consolations dans les oraisons, et l'occuper presque exclusivement dans les derniers temps de sa vie. On le voyait donc encore jeune enfant faire de ses mains de petites croix et les suspendre à la tête de son lit.

Déjà il mettait en pratique l'exercice si utile de l'examen de conscience à la fin de la journée. Cette habitude, qu'il a dit lui-même avoir contractée dans son enfance, lui servait à se purifier chaque jour des souillures que sa conscience délicate avait pu recevoir, dans un âge où la légèreté est la cause la plus ordinaire qui fait agir. Cette pratique fut pour lui un préservatif contre des dangers auxquels il fut plus tard exposé, et toujours il y fut de plus en plus fidèle.

Ce fut avec de sensibles dispositions qu'il commença à fréquenter les écoles de sa paroisse où ses talents distingués et une grande application lui firent faire de rapides progrès dans ses premières études. Il était toujours au premier rang dans ses classes. Aussi il s'attirait les applaudissements bien mérités de ceux qui visitaient l'école. Son maître ne cessait d'en faire des louanges, et il lui donnait de nombreux témoignages de contentement et d'affection. Affable avec ses compagnons d'enfance, agréable par sa gaieté et les saillies de son esprit, son amitié et sa société était recherchée de tous. Le bon exemple qu'il donnait sous tous rapports, et surtout par sa vive piété, lui méritait l'estime et le respect général.

Souvent après ses heures d'école, au lieu de retourner immédiatement à la maison paternelle, on le voyait entrer à l'église et là, satisfaire son goût pour la prière et sa dévotion naissante envers l'adorable sacrement de l'autel.

Tout ce qui regarde le culte attirait singulièrement son attention; la décoration des églises, les cérémonies &c. Aussi regarda-t-il toujours comme un grand bonheur pour lui de pouvoir occuper une place au chœur. Mais sa joie augmentait encore lorsqu'il avait occasion de servir la messe.

Cet emploi qu'un certain nombre de jeunes gens d'une foi peu vive ne remplissent qu'avec répugnance, eut toujours pour Eugène les plus grands attraits. Rien ne lui coûtait; il sacrifiait volontiers et son sommeil et ses récréations pour s'acquitter de cette sainte fonction dont les anges eux-mêmes sont avides, et par laquelle ils se croiraient grandement honorés. Il servait avec plaisir plusieurs messes de suite lorsque la règle et les circonstances le lui permettaient. Il exécutait les cérémonies avec tant de gravité, de modestie et de piété qu'il faisait l'édification de tous les assistants. Plusieurs prêtres, à qui il avait servi la messe ont assuré que leur dévotion était augmentée en célébrant par le spectacle de son recueillement et de sa ferveur.

A l'âge de dix ans, Eugène fut admis à faire sa première communion. Docile aux leçons de sa pieuse mère et aux enseignements d'un zélé pasteur, il adopta toutes les pratiques qu'on pouvait lui suggérer pour se préparer à cette grande action. C'est ordinairement à cette époque de la vie que l'on jette les bases d'une vertu solide, d'une piété ardente; que l'on recueille les grâces abondantes dont les effets se font sentir jusqu'à la mort, et souvent que l'on assure sa prédestination. Eugène comprit tout ses vérités, et s'appliqua à déraciner en lui jusqu'aux moindres défauts, à purifier parfaitement son cœur et à l'orner des plus belles vertus, pour ne mettre aucun obstacle à l'action de Dieu.

Le vase neuf conserve longtemps l'odeur de la première liqueur qu'on y a versée: de même l'âme de ce pieux enfant retint toujours l'impression du corps et du sang de Jésus-Christ, et dès lors, plus que jamais, il commença à croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Il ressentait une faim continuelle de cette nourriture céleste qui, comme nous le verrons plus loin, était pour lui la source d'un bonheur inexprimable. Eugène se rappela toujours avec émotion le jour où Jésus-Christ était entré pour la première fois dans son cœur. C'était pour lui le commencement d'une vie nouvelle, d'une vie en Dieu par l'union intime qu'il s'efforça toujours depuis de mettre entre ses sentiments et ses actions et les sentiments et les actions de Jésus, pratiquant ainsi, même avant de le connaître explicitement, la recommandation que St. Paul fait aux chrétiens: *hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu, ayez en vous les mêmes sentiments que ceux de N. S. J. C. (Philipp. C. II)*

[à continuer.]

TRISTE ACCIDENT

La journée du 11 dernier sera un jour néfaste dans les annales de l'Éducation. En quelques heures elle a vu crouler l'un des plus beaux et plus utiles Collèges de notre Province; une de nos gloires nationales. Le Collège Masson, fruit de tant de générosité, de tant de travail et de dévouement, offrait les plus belles espérances, et rendait d'immenses services. En quelques instants les flammes dévastatrices ont tout détruit, causant une perte de \$100,000.

Espérons que la législature, et tous les Canadiens dévoués viendront en aide à cette si utile institution.

Nous offrons aux dévoués directeurs nos plus sincères sympathies dans la rude épreuve qui vient de les atteindre.

BELLE FÊTE

A l'occasion de l'inauguration de la manufacture de chaussures de McMartin, Hamel et Cie, les citoyens de St Hyacinthe ont donné un banquet, mardi soir, 12 courant. Disons de suite que le Comité d'organisation a droit d'être fier du succès qui a couronné ses efforts : la fête a été splendide. La nouveauté de la chose, le prix élevé de la souscription (5.00 par tête) tout contribuait à rendre la tâche du comité difficile ; mais, comme l'a fait remarquer un des orateurs de la soirée, le temps est passé où, à St. Hyacinthe, on reculait devant la moindre dépense en vue d'un gain éloigné.

On comprend mieux aujourd'hui la vérité du proverbe : Donnez un *œuf* pour un *bœuf*. Le mot seul de *taxe* qui suffisait autrefois pour donner la *chair de poule* à plus d'un propriétaire, semble avoir changé d'acception, et être devenu synonyme de profit lorsqu'il s'agit de créer de nouvelles industries ou des débouchés nouveaux pour nos produits agricoles ou autres. Depuis que notre ville est entrée dans cette voie de progrès, une foule d'industries ont surgi et il en est résulté un grand accroissement de population, une élévation du prix de la propriété incroyable et une source de gain pour toutes les classes de la société. Il ne saurait plus y avoir de pauvres maintenant, que ceux qui ne peuvent travailler.

Honneur aux hommes d'entreprise qui ont donné le branle et nous espérons que le banquet du 12 leur aura prouvé qu'ils peuvent compter à l'avenir sur le support de la population qui, d'ailleurs, les a si puissamment secondés depuis une couple d'années. Encore quelques efforts dans le même sens, et notre ville sera transformée en un grand centre industriel. Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui, parceque nous nous proposons de revenir sur ce sujet, dans un relevé des industries de St. Hyacinthe que nous sommes à préparer. Passons au dîner.

C. Dessaulles Ecr, maire de St. Hyacinthe, présidait, ayant à sa droite M. Clarke, de Sherbrooke, de la Cie McMartin-Hamel, et le juge Sicotte à sa gauche. Parmi les assistants, au nombre de 100, on remarquait le R. P. Bourgeois, Mr. J. A. Gravel Ptre., de l'Évêché, M. M. R. Ouellette et T. Boivin, du Séminaire, Mr. Lanctôt, magistrat stipendiaire, Mr. Delorme, M. P., Mr. Mousseau, M. P., Mr. Bachand, M. P. P., Mr. Lafram-

boise, M. P. P., Mr. Marchand, M. P. P., &c.

Après le dîner, fourni par Mr. Victor, de l'Hôtel de France, Montréal, et qui a été excellent, au dire des connaisseurs, des santés furent présentées et bues avec entrain.

La santé à la chambre des Communes fut répondue par M. M. Delorme et Mousseau ; M. M. Bachand, Marchand et Laframboise furent appelés à répondre à celle du parlement provincial.

Vint ensuite la santé à la Compagnie. McMartin-Hamel. S. J. Doran, président de la compagnie et E. Clarke, l'un des Directeurs, répondirent. J. B. Bourgeois Ecr, avocat, répondit à la santé du Maire et de la corporation, proposée par J. S. Doran. Nous eûmes aussi le plaisir d'entendre les Révérends M. M. Gravel, Ouellette et Bourgeois, en réponse à la santé du clergé et de nos maisons d'éducation ; Mr. L. Côté, de l'industrie ; M. M. Sicotte, Lanctôt et Taché, de la magistrature ; M. M. David, Norris et Achintre, de la presse.

A une heure avancée de la nuit les convives se sont retirés satisfaits de la soirée.

CONGE ! CONGE !! CONGE !!!

ENCOURAGEONS LES JEUX.

Les membres du Comité des jeux ayant fait l'acquisition du magnifique bloc nouvellement bâti près de l'ancienne maison Blanchard (Père), profitent de l'occasion de leur déménagement pour remercier leurs nombreux amis de l'encouragement libéral qu'ils ont toujours reçu, et les inviter à venir leur rendre visite. Leur magasin de nouveautés est sans contredit un des mieux fournis de la localité. On y trouvera un assortiment des plus complets de

- CASQUETTES,
- CREMONES, CEINTURES,
- FLANELLES, GARDE-VUE,
- COLLETS, COLS, POIGNETS,
- BROSSES, PEIGNES, MIROIRS,
- CIRAGE, FIL, SAVONS,
- BRETELLES, BOUTONS,
- EPINGLES AIGUILLES,
- COUVERTS DE LIVRES,
- MUCILAGE,
- &c. &c.

Et une foule d'autres articles qu'il serait trop long énumérer ici.
UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLICITÉE.

G. GAUDREAU & Cie.

**NÉCESSITÉ DE LA RELIGION
DANS L'ÉDUCATION**
A vendre

Chez M. M. ROLLAND & FILS, 12 & 14.
Rue St. Vincent MONTREAL.



LE COLLÉGIEN
Journal des Étèves Anciens & Nouveaux

du
College de St. Hyacinthe.

ATTENTION ! ATTENTION !!

On trouvera toujours à l'atelier du

“ COLLEGIEN ”

l'assortiment le plus complet de

PAPETERIE !

ENVELOPPES de toutes sortes et
PAPIER A LETTRES avec magnifique gravure du Collège.

FOOLSCAP bleu & blanc, de première qualité, pour Messieurs les Traducteurs,

PAPIER COMMUN, pour Pensums,

On se chargera aussi à l'Atelier, de toutes espèces d'

IMPRESSIONS !

CARTES DE VISITES,

CARTES D'AFFAIRES,

TÊTES DE COMPTES,

BLANCS DE RECUS,

ETIQUETTES,

PROGRAMMES

&c. &c. &c.

le tout exécuté avec propreté et ponctualité, et à des prix très réduits.

A. Beaudry, Gérant.

ATTENTION !!! ATTENTION !!!

Les Ecoliers trouveront toujours chez Mr. GODFROY DAIGNEAULT un assortiment des plus complets de :

- Draps à capot d'Écolier,
- Draps à pardessus, Ceintures,
- Casquettes, Crémones,
- Cluques, Mitaines, Gants,
- Pardessus en feutre, &c, &c.

Une GRANDE REDUCTION DE PRIX sera faite aux Ecoliers.

Les Messieurs du Clergé trouveront au magasin du sousigné les meilleures *Étoffes à Soutanes*, à des prix très-réduits.

G. DAIGNEAULT.

Place du Marché St. Hyacinthe.

**AU CLERGE,
AUX FABRIQUES.**

M. A. KEROACK.

COIN DES RUES CASCADES & STE. ANNE.

Vient d'ajouter à son établissement de Librairie un département pour la *Commission*. Etant en relation avec des maisons de confiance *Françaises, Anglaises et Américaines*, il pourra fournir, sur commande, toutes espèces d'articles, tels que :

- ORNEMENTS D'EGLISES,
- VASES SACRES,
- ORFÈVRES BRONZES,
- ARTICLES DE FANTAISIE.

Toujours en mains, comme par le passé, *Livres de Piété, de Littérature, Classiques, Papeteries, Tapisseries, Images, Chronos, Chemins de Croix, Cadres, Chapelets, Crucifix, Statues, Bénitiers, &c, &c, &c.*

Liste spéciale.

- GRADUEL VESPERAL ROMAINS.
- PAROISSIEN ROMAIN NOTE.
- CHANTS LITURGIQUES.
- PETIT CEREMONIAL ROMAIN,
- RITUEL ROMAIN,
- APPENDICE AU RITUEL,
- EXTRAITS DU RITUEL,
- MISSELS ET BREVIAIRES,
- &c, &c, &c.

(N. B.) Le *Catalogue* paraîtra en Décembre prochain, et comprendra *Almanach* le plus volumineux et le plus utile qui ait jamais été publié en français dans ce pays. M. M. les Marchands du District de St. Hyacinthe et des environs sont priés de ne pas en acheter d'autres.

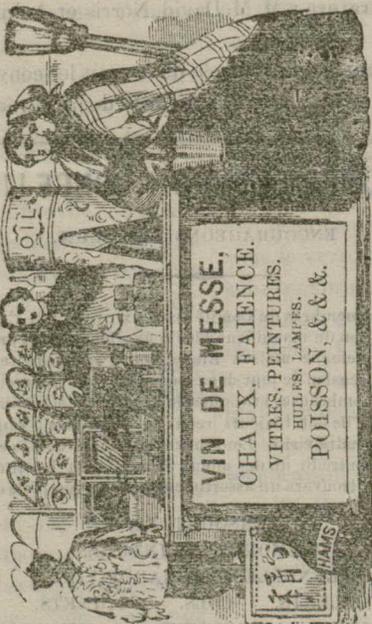
M. A. KÉROACK.

**PORTRAITS !!
PORTRAITS !!
PORTRAITS !!**

L'Atelier Photographique de A. DENIS n'est surpassé par aucun autre à St. Hyacinthe. La lumière y est distribuée de manière à donner aux photographies les *Ombres* et le *Fini* tant recherchés par les connaisseurs. Un *Artiste* très capable employé pendant 10 ans chez M. NORMAN, de Montréal, est attaché à l'Etablissement. Les *Priz* sont toujours *plus bas* qu'ailleurs.

A. DENIS & Cie.

ÉPICERIES !!!



N. A. BOIVIN.

Place du Marché, St. Hyacinthe.



**L. BEAUDRY
HORLOGER.**

Grand assortiment de *montres, chaînes, épinglettes, &c, &c.*

Toutes réparations de montres ou autres bijoux faites avec soin et ponctualité

**E. H. RICHER,
LIBRAIRE**

COIN DES RUES CASCADES ET STE. ANNE.

- Livres de piété, Livres classiques,
- Littérature, Images
- Papier, Chapelets

Fournitures de bureau au complet.

Messieurs du Clergé pourront se procurer, en s'adressant au sousigné, tous les Livres de *Théologie, Ascétique, &c* publiés dans le catalogue de la maison *Lecland*, aux prix de Montréal.

Aussi

- TABAC, CIGARES,
- PIPES, POTS A TABAC,
- et tout ce qui regarde cette spécialité.

E. H. RICHER.

VIN DE MESSE.

Avec la bienveillante autorisation de SA GR. MGR. DE ST. HYACINTHE.

Les sousignés ayant fait un arrangement avec la Maison J. HUDON & Cie de Montréal, prennent la liberté d'offrir pour leur vendre le *VIN DE MESSE* aux mêmes *prix et conditions* qu'à Montréal.

- CIERGES DE TOUTES GRANDEURS,
- HUILE D'OLIVE, LAMIONS.

ÉPICERIES. — de toutes espèces et de première qualité.

- ÉTOFFES À SOUTANES,
- ÉTOFFES À PARDessus,
- TWEEDS, &c. &c. &c.

Nous comptons sur votre bienveillant patronage et une prochaine visite.

RAYMOND, FRÈRES.

- ALPH. RAYMOND.
- NOË. RAYMOND.

A VENDRE.

A L'ATELIER DU "COLLÉGIEN".

"NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION", par le Rev. Mr. J. S. RAYMOND, V. G. Prix.....15cts.

Une excellente traduction française de l'Anthologie. Prix.....15c. s.

Aussi, *Cantiques, Prières, &c.*

A. BEAUDRY, Gérant.